

Léon Deubel *au clair-obscur*

Itinéraires d'un poète belfortain

(Belfort, 1879 - Maisons-Alfort, 1913)



Exposition

du 26 octobre 2013 au 28 janvier 2014

Tour 46 - salle d'exposition temporaire

Musée(s) de BELFORT

Renseignements : 03 84 54 25 51



Léon Deubel *au clair-obscur*

Léon Deubel au clair-obscur : itinéraires d'un poète belfortain (1879-1913)

Le titre de cette exposition rappelle que la vie de Léon Deubel est ponctuée de moments de clarté mais également de zones d'ombre. Par cette expression, empruntée à un procédé pictural, qui décrit une lumière forte portée sur le côté d'un sujet, rendant l'ombre plus puissante encore, l'exposition consacrée à Léon Deubel souhaite recréer l'ambiance littéraire et visuelle dans laquelle il évolue. À l'instar d'un de ses maîtres, Paul Verlaine, il est possible de voir en Deubel un poète lunaire, en proie à la mélancolie. Mais cela ne doit pas faire oublier ainsi que le révèle sa correspondance que Léon Deubel sait être aussi drôle que cru, assez direct dans ses formulations, et fantasque dans sa façon de vivre. La clarté fait également référence à « l'arche de clarté ». Cette expression d'un idéal, extraite d'Építaphe, lui sert à décrire l'inspiration du poète et par-là même ses exigences.

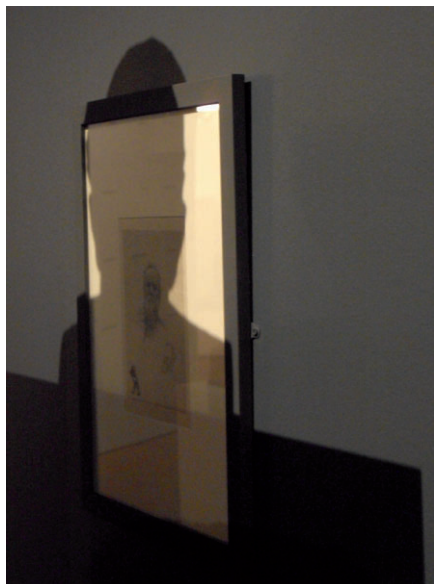
2

La vie de Léon Deubel, trop rapidement associée à l'univers des artistes maudits, nécessite un éclairage plus nuancé. Une certaine partie de sa vie est bien documentée notamment grâce à sa correspondance ou encore à des témoignages aussi rares et exceptionnels que le Cahier de Baume-les-Dames. Deubel dans la clarté, c'est le poète aimant passionnément décrire les différents effets de la lumière ou encore le poète qui correspond ou rencontre ses pairs à la Closerie des Lilas ou dans le quartier latin. Cependant des données manquent encore, notamment en terme de datation, de divergences des sources mais également parce qu'il a détruit une partie de son œuvre que personne ne connaîtra vraiment. L'ombre, c'est aussi celle qui a recouvert l'œuvre littéraire d'un poète longtemps mésestimé.

La présente exposition, dans un parcours chronologique, invite le visiteur à découvrir deux aspects d'un même personnage grâce à un fonds inédit d'archives, de documents, de témoignages qui replacent Léon Deubel dans son histoire.

**Je me grise avec l'idée de suicide,
moi, mais je ne l'accomplis jamais.
Non je ne veux pas encore me tuer,
je veux m'assurer qu'il y a un bon dieu,
je veux voir jusqu'où ce crescendo
de douleur peut arriver.**

Léon Deubel à E. Chatot, 1898



Photographie de l'exposition *Léon Deubel au clair-obscur*, section Mauvaise Pioche
Auguste Rodin, *Portrait de Victor Hugo*,
fin du XIX^e siècle, pointe sèche sur papier
de Chine, Coll Musée(s) de Belfort, 2013

Ville Natale

L'enfance de Léon Deubel est marquée par l'installation de ses parents à Paris après la faillite de leur restaurant. Louis Deubel, le père de Léon, trouve alors une place dans les Chemins de fer. Les parents sont séparés, personne ne sait exactement ce que la mère du futur poète faisait. Dans un premier temps, l'enfant est confié à sa grand-mère maternelle (jusqu'à six ans) et à ses tantes maternelles Mayer respectivement commerçante, couturière et pianiste. À la mort de sa mère, le père décide de confier l'enfant à ses sœurs. Le récit de la mort de la mère du poète hante une grande partie de la poésie et l'univers deubélien. Il décrit ainsi le retour de sa mère à Belfort : « Granveau (un ami de sa grand-mère), l'air nullement harassé, allait rentrer dans la cuisine portant délicatement dans ses bras nerveux une femme... ou plutôt un fantôme qui avait l'air bon... très bon et qui était pâle, d'une pâleur cadavérique comme l'*Ecce homo* du peintre ». Le lendemain du retour de sa mère à Belfort, elle meurt de consommation.

L'enfance à Belfort n'est pas heureuse, Léon Deubel est l'objet de moqueries. Il a raconté la cruauté du mardi gras de 1888. Une partie de son drame réside dans ce récit, mêlant timidité et gaucherie. Il est forcé par ses tantes paternelles à se donner en spectacle au bal costumé du Théâtre municipal. Si d'après les témoignages la grand-mère maternelle avait entouré l'enfant d'affection et ne semblait pas bien sévère, en revanche les tantes paternelles qui se piquaient de donner une éducation bourgeoise, étaient strictes et vaniteuses. « À peine autorisé, écrit Eugène Chatot, à ne pas quitter la rue du Petit Marché, sa sauvagerie native s'en était accrue et son amour de la solitude exaspéré. ».

Dans ses poèmes, ses lettres, Léon Deubel nourrit une solide ambivalence pour Belfort mais quelques temps avant de mourir, il viendra voir son oncle et voudra se replonger dans sa ville natale.

**Dans son enceinte étroite et vétuste elle veille
La victoire autrefois a proclamé son nom.
On entend sourdement quand juillet l'ensommeille
Gronder la majesté captive des canons.**

Léon Deubel



Bernard GANTNER, *Vue de la Vieille Ville de Belfort*, rue du Général Lecourbe (?), 1968, aquarelle, gouache, encre et pastels secs sur vélin d'Arches, Coll. Musée(s) de Belfort



Léon Deubel à 11 ans, 1890, photographie, Coll. Bibliothèque municipale, Belfort

Léon Deubel *au clair-obscur*

Le Protège-Cahier

L'école, les collègues, l'enseignement ont eu une importance particulière dans la vie de Léon Deubel. En cela, il est proche de l'univers de Jules Vallès tant celui de *L'enfant* que du *Bachelier* mais c'est *Poil de Carotte* de Jules Renard qui fut son premier modèle. Il caressa longtemps l'idée d'écrire un roman sur le modèle du célèbre ouvrage relatant les malheurs parfois burlesques d'un personnage qui n'était pas sans rapport avec son enfance, lui qui avait été la victime des moqueries et dont le surnom qu'il ne cache pas par la suite était *Plein de soupe*.

Écoles et collèges, lieux de railleries à la discipline parfois dure, sont aussi propices à la découverte et à la naissance d'amitiés notamment celle d'Eugène Chatot. Au collège de Baume-les-Dames, qui jouit dans la région d'une solide réputation, s'élabore l'imaginaire du futur écrivain. Interne, Léon Deubel y passe une grande partie de sa scolarité du certificat d'études au baccalauréat qu'il obtient en 1897. C'est dans le magnifique paysage de Baume-les-Dames qu'il évolue et qu'il commence à écrire. De cette époque, le *Cahier de Baume-les-Dames* est un témoignage exceptionnel. Il prouve la grande maturité du poète, une belle écriture classique montre son humour et son insoumission. Ce manuscrit, restauré et conservé à la Bibliothèque Municipale de Belfort, est l'œuvre d'un écrivain en germe. Il décrit sa vie dans le beau bâtiment du XVII^e siècle, ses premiers émois amoureux observant à la dérobée Caroline, une jeune fille qui habite juste en face du collège, sa première égérie ou muse. Ce témoignage est essentiel pour comprendre l'importance de la lecture et la création de revues. Léon Deubel passe de nombreuses heures à recopier des poèmes, des contes et des légendes qu'il aime particulièrement. Deux auteurs sont ses modèles Maurice Maeterlinck et Edmond Rostand. Cette influence sera déterminante sur ses premiers écrits et poèmes où il mêle satire et rêverie symboliste.



Photographie de l'exposition *Léon Deubel au clair-obscur*, section Le protège-cahier, 2013

Pour échapper à la proposition de son oncle paternel de l'épauler dans son épicerie de Belfort, Léon Deubel a l'idée de candidater comme répétiteur. Il demande l'Algérie ou le Doubs, il est nommé à Pontarlier. « Portant une canne d'ébène, un chapeau en feutre à larges bords, une ample cravate en lavallière », le jeune homme se fait remarquer dans un milieu qui lui est rapidement hostile, il apparaît comme un dandy ou un original. Son dossier professionnel le décrit comme peu préoccupé par le travail des élèves. Un peu trop rêveur il est constamment chahuté. Il est nommé à la rentrée de 1897 à Arbois au collège Louis Pasteur.

La période au collège d'Arbois peut être qualifiée d'heureuse. Il aime la petite ville avec ses vieilles pierres, ses portes cochères et sa place avec des arcades ou encore la *Porte des femmes* de l'église. C'est à Arbois qu'il commence à écrire ses premiers poèmes sous la forme de ballades relatant l'amour perdu. C'est à Arbois aussi qu'il découvre la poésie de Paul Verlaine qui allait durablement l'imprégner ainsi que Rimbaud qu'il découvre grâce à son ami Carlin. À Arbois, il crée une revue et s'intéresse au mouvement socialiste qui dérive de Proudhon et de Fourier. Il lit *Le Jura socialiste* et écrit dans *Le Soufflacul* sous le nom de Noël Ludébe où l'univers de la ballade et des chants entonnés par les ouvriers

Léon Deubel au clair-obscur

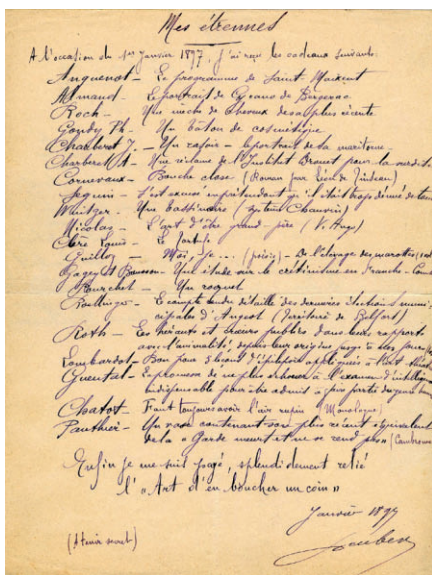


Photographie de classe au collège de Baume-les-Dames, vers 1892-93, Léon Deubel est le 4^e sur le rang supérieur et Eugène Chatot, 6^e sur le rang inférieur, Coll. Bibliothèque Municipale de Belfort

5

dans les petites industries de la région nourrissent son inspiration.

Son intérêt pour ce courant politique a certainement compté autant que son manque de fermeté vis-à-vis des élèves pour le faire muter contre son gré. Il est nommé au printemps 1899 dans un collège à Saint-Pol sur Ternoise où il décrit une vie particulièrement difficile qu'il compare au baigne dans un paysage assez morne et éloigné de tout. Il commence à associer dans ses écrits, nostalgie et paysage comtois, lumière et couleurs d'automne, et rêverie sans fin. Après quatre jours de congés en février 1900, il écrit de Boulogne de chez son ami Ysermann pour demander sa mutation. Il est révoqué pour abandon de poste et décide de tenter sa chance à Paris.



Léon Deubel, Essai poétique à partir de la liste des étrennes reçues à l'occasion du 1^{er} janvier 1897. Il y mentionne « à tenir secret » Coll. Bibliothèque Municipale de Belfort

Léon Deubel *au clair-obscur*

Le Cahier de Baume-les-Dames

Avant de se donner la mort, Deubel détruisit la plupart de ses manuscrits, les plaquettes qu'il avait pu publier même le portrait que Jean-Paul Lafitte avait fait de lui. Les réponses des écrivains qu'il continuait de fréquenter dans l'infortune mais aussi des poèmes et de projets de roman ont disparu à jamais. Aussi la donation à la Bibliothèque Municipale de Belfort du Cahier de Baume-les-Dames constitue sans doute avec les interprétations graphiques des taches, *Les Illuminations*, une des sources nouvelles les plus importantes.

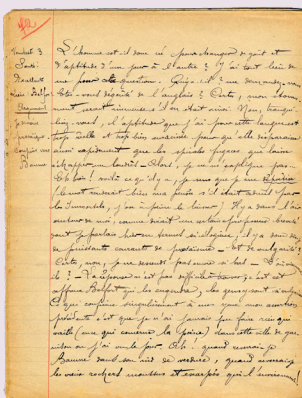
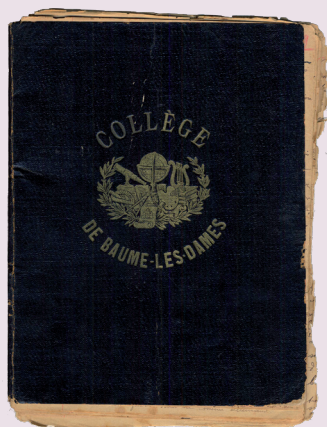
Au contact de ce qu'il nomme la Comté, il développe un imaginaire appréciant ces paysages et ces mœurs rustiques tout autant que les jeux raffinés de la poésie et de *l'art pour l'art*. Outre ses lectures, sa vie à Baume-les-Dames, les sujets de dissertations sur lequel il doit plancher ou encore ses vacances passées à Belfort le *Cahier de Baume-les-Dames* n'est pas qu'un journal intime et ne se limite pas à décrire sa vie quotidienne. C'est dans ce cahier, écrit vers 1895 et 1896, que Léon Deubel fait ses premiers essais poétiques.

Il est frappant de remarquer combien la place de la mère disparue, alors qu'il avait six ans, revient constamment, soit mentionnant directement sa mère, soit rêvant à un

idéal maternel. Il lui adresse des poèmes, certains presque abstraits, d'autres faisant directement référence à son expérience du malheur. Il s'identifie aux orphelins de père ou de mère nombreux au XIX^e siècle dans la littérature. *Sans famille* d'Hector Malot ou le roman *Jack* d'Anatole France, un de ses auteurs favoris, peuplent de même que Jules Vallès les écrits de Deubel. L'enfance maltraitée au cœur des *Misérables* de Victor Hugo est vue d'une manière très différente dans la transposition poétique que Deubel peut en faire. Moins que l'action romanesque ou narrative, les poètes qui ont vécu ou parlé de l'abandon privilégient la figure de l'enfant un peu en dehors de tout absorbé dans un monde souvent cruel. S'il se tient à l'écart c'est en raison d'une sensibilité proche de celle de l'artiste. En dépit de l'exil ou l'ostracisme qu'il subit, il est doté d'une capacité à interpréter les signes et à les transformer en beauté.

Malgré ce chagrin profond et l'acuité de la cruauté du monde, le *Cahier de Baume-les-Dames* n'est nullement un récit misérabiliste bien au contraire, Deubel fait déjà preuve d'humour et de légèreté lorsqu'il décrit ce qu'il nomme les mœurs potachiques qui sont intimement liées à sa trajectoire professionnelle mais surtout imprègnent ses poésies.

6



Cahier de Baume-les-Dames par Léon Deubel, entre 1890 et 1894, manuscrit autographe Coll. Bibliothèque Municipale, Belfort

Léon Deubel *au clair-obscur*

Il parlait peu de ces choses, mais conscient de sa valeur,
il souffrait de se voir dédaigné par les aînés, jaloué et dénigré par les autres.

Louis Pergaud

La vie m'a jeté ses mots crus,
Un peu moins, un peu plus,
Et j'ai pleuré dans quelque coin,
Un peu plus, un peu moins.

Jeune homme triste et superflu
Qu'on ne bat pas, qu'on ne bat plus,
Il a saigné mon cœur, hélas!
Qui ne bat plus, qui ne bat pas.

J'ai pris l'univers à témoin
Tout au plus, tout au moins,
J'ai supplié et l'on m'a cru
Tout au moins, tout au plus.

Comment et pourquoi elle m'aime
Je ne sais plus, je ne sais pas,
Comment et pourquoi elle me plut
Je ne sais pas, je ne sais plus.

Toutes les femmes en qui j'avais cru
Tout au moins, toutes au plus
Toutes les femmes, toutes m'ont déçu
Rien n'a pas, rien n'a plus.

Tous les hommes frères m'ont paru
Tout au moins, tout au plus
Tous les hommes m'ont méconnu
Ca n'a pas, ça n'a plus

Sur un chemin entreperçu
Tout au moins, tout au plus
J'ai mis mon cœur sous un talus
Rien n'a pas, rien n'a plus

Je l'ai caché comme un écu
Tout au moins, tout au plus
Et j'ai fait trois signes dessous
Rien n'a pas, rien n'a plus

Léon Deubel
Saint Pol sur Ternoise

*Veu de Léon Deubel
communiqué par M.
Henri Prost au
"Musée Français" le
17/2/1989*

7

Ca n'a pas, poème tapuscrit de Léon Deubel
1899, Saint-Pol sur Ternoise
Coll. Bibliothèque Municipale, Belfort

Léon Deubel *au clair-obscur*

La Dèche

Lorsque Deubel part à Paris, il n'a alors aucune ressource. Il se compare à Eugène de Rastignac ou Lucien de Rubempré, les héros de Balzac, mais à la différence de la conquête de Paris sous la Restauration, celle de Deubel est plus intérieure moins romanesque. Il rage contre un sort qui ne le ménage guère. Il arrive à Paris le 1^{er} mars 1900 et son premier contact sera avec un des confrères d'une revue de poésie *La Vie meilleure*. Il écrit à Eugène Chatot une lettre du 13 mars 1900 qui décrit sa vie parisienne.

Le premier printemps parisien est difficile, Léon Deubel aurait passé presque 15 jours sans domicile incapable de payer sa chambre d'hôtel et, par conséquent, de récupérer ses affaires notamment sa malle avec ses premiers manuscrits et ses livres, retenus dans un hôtel sordide de la rue des Poissonniers. Il vit alors d'expédients dans le quartier des Halles et décrit dans une lettre poignante qu'il assiste à la messe du sacré Cœur lui fondamentalement laïque, voire athée, pour la soupe qui est distribuée à l'issue de l'office. Eugène Chatot cite dans un projet de biographie jamais achevée un poème magnifique écrit au petit matin entre deux colonnes du Louvre :

8

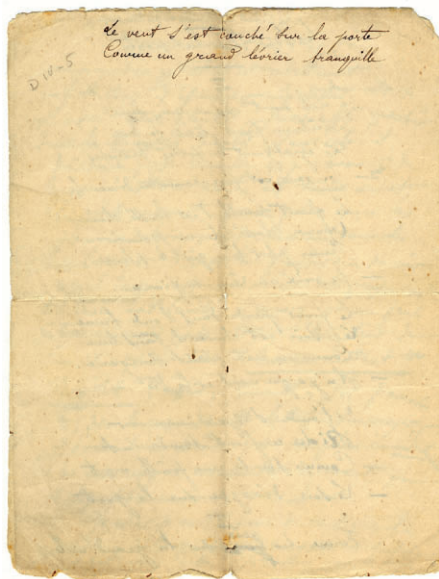
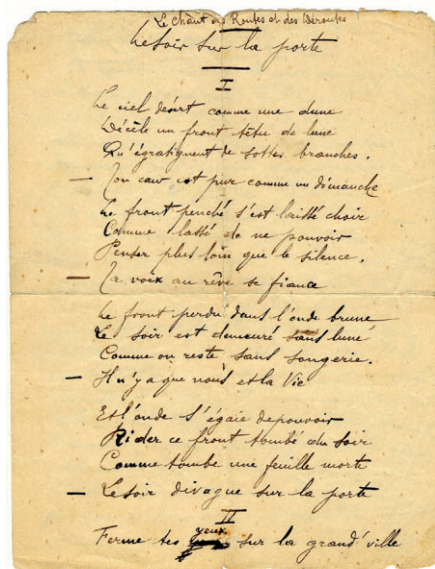


Photographie de l'exposition *Léon Deubel au clair-obscur*, section La loggia, 2013

**Seigneur, je suis sans pain,
sans rêve et sans demeure
Mon père m'a chassé
parce que je suis nu [...].**

À partir du 21 juin 1900, la situation de Léon Deubel s'améliore, il a enfin pu trouver un domicile, son oncle de Belfort lui paye sa chambre jusqu'à son entrée à la caserne. Deubel peut profiter de ce que la capitale a à offrir. Il visite les musées et passe beaucoup de temps dans les bibliothèques et sur les quais de la Seine parmi les bouquinistes. Il se tient alors au fait des revues et de ce qui s'écrit en matière de poésie. Il gagne alors sa vie (2 francs par jour) en donnant des cours de conversation à un anglais libertaire et communiste Frederic Charles qui veut apprendre le français. Il fréquente également une université populaire *La coopération des idées*, ce qui lui permet de suivre des conférences et d'approfondir ses connaissances de la littérature. C'est durant cette période, malgré les difficultés financières, qu'il commence à écrire *Le Chant des Routes et des Déroutes*, publié en 1901.

Jean-Eugène BERSIER (Paris, 1895 - 1978)
Angle de la rue Mouffetard et de la rue St-Médard,
1942, mine de plomb sur papier
Coll. Musée(s) de Belfort, n° inv. B.49.30.39



Le soir sur la porte, poème issu du *Chant des routes et des Déroutes*, poème autographe de Léon Deubel, 1901
Coll. Bibliothèque Municipale, Belfort

La première période parisienne est sans doute celle où Deubel correspond le plus à l'image du poète maudit dont Paul Verlaine a été autant le héraut que l'inventeur. Vivant parfois d'expédient mais gardant une volonté d'indépendance farouche, il décide surtout de ne pas compromettre son « génie » dans des métiers qu'il estime indignes ou qui l'éloigneraient, selon une expression qu'il utilise souvent, de « sa muse ». Il conviendrait mieux d'appeler Léon Deubel de premier poète de l'orgueil, ce mot revenant constamment dans sa poésie ou encore sa correspondance.

Il n'avait de bohème que son imprévoyance et l'incertitude de ses moyens d'existence.

Eugène Chatot.

Deubel et les écrivains

Ne pouvant pas se procurer les livres qu'il aimerait, Léon Deubel recopie scrupuleusement des poèmes d'Émile Verhaeren, de Jules Laforgue ou de Paul Fort qu'il porte en haute estime. Il s'intéresse presque exclusivement à des auteurs contemporains ou récemment disparus. Il participe à la fondation de la première revue verlainienne et crée le terme de *léliancolie* en référence au surnom de Verlaine, « pauvre lélian », et bien sûr à la mélancolie. Son goût de la littérature contemporaine ne l'empêche nullement d'évoquer quelques auteurs de la génération précédente Charles Baudelaire, Gérard de Nerval, Victor Hugo. Il leur dédie nombre de ses poèmes pour rappeler autant ses filiations que des compagnonnages métaphoriques.

Léon Deubel au clair-obscur

Boulogne-sur-Mer 6/2/01

Mon cher Chatot,

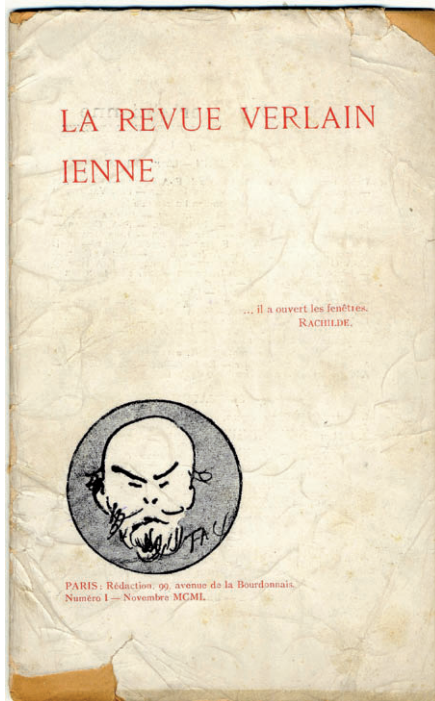
Où secours ! Je n'ai obtenu quatre jours de congé pour venir passer huit ou dix jours à Paris, j'ai été le passer chez mes amis Yverman à Boulogne. Mais au moment de rentrer dans l'affaire bagne dont je n'ai jamais voulu et résister l'absence un geste de révolte involontaire m'a fait écrire au Richeur que ma valable formule était de me presser retourner à St-Pol et j'ai pu me faire attendre de despatches pour un nouveau poste. J'espère être remplacé dans un an ou deux. Je suis très heureux et j'aime beaucoup de ma vie d'étude. Mais j'ai peur dans une dépression profonde car je ne puis vivre avec exaltation d'un ami pauvre et je suis désolé.

résumé ma nièce vers toi.
 (et les uns autres fois à un des points
 pour me faire des photos) des
 chansons, que fais-je ? tout cela
 des détails, mon cher ami. Deubel
 a fait ! A été avec le Louvre
 pour : 6 sous de fruits, deux sous de
 pain, deux sous de viande. J'en ai
 pour ce qui te pourras. Et te le
 envoie. Au moins 10 sous
 pour l'achat de la

Merci d'avance !
 Léon Deubel
 Boulogne-sur-Mer 1/2 de Calais

Lettre de Léon Deubel à Eugène Chatot,
 6 février 1901 de Boulogne-sur-Mer
 Coll. Bibliothèque Municipale, Belfort

10



Jef ROSMAN, Rimbaud blessé
 1883, huile sur acajou
 Coll. Musée Rimbaud, Charleville-Mézières,
 n° inv. AR 992.4.1

La Revue Verlainienne, 1^{re} année, n°1
 Novembre 1901, Paris
 Coll. Bibliothèque Municipale, Belfort

La Loggia

Pendant trois ans, Léon Deubel est à Nancy pour effectuer son service militaire. Il a bien du mal à s'acclimater à la caserne, lui si rêveur et épris de liberté, si inoffensif bien que souvent offensé. Comme au collège, il est la proie de railleries et de moqueries lorsqu'il est cité, c'est pour justement l'humilier et dire qu'il est le dernier exemple à suivre. Cependant son statut change à partir du moment où il fait un petit héritage qui lui permet de prendre une chambre dans le vieux Nancy et surtout d'offrir aux officiers et sous-officiers des tournées dans les bars de la ville.

À ce premier héritage, vite dépensé, il reçoit la part qui lui vient de sa mère. Cet héritage intervient à la fin de la conscription, il établit immédiatement un plan : partir en Italie et aller jusqu'à Naples. Il quitte la France en octobre 1903, passe par Lausanne, arrive à Venise qu'il visite avec intérêt mais c'est Florence qui le charme encore davantage. Il décide de s'installer dans une chambre à Fiesole où il bénéficie d'une belle vue sur la ville, il décrit dômes et campaniles, cyprès et couleurs dans le soir ou le matin. Il descend chaque jour, ou presque, dans un tramway pittoresque pour découvrir la ville du lys rouge emblème de la cité à la fois florale et sanguinaire. Il va sur les pas du héros d'un livre qui restera un de ses modèles en prose d'Anatole France, *Le lys rouge*. En Italie, il a écrit quelques poèmes publiés dans un recueil intitulé *Sonnets d'Italie* (1904) mais l'influence du pays et de la ville de Florence dépassent largement ce recueil de poésies.

**C'est décidé, je ne vais pas plus loin.
Je vais louer une chambre à Fiesole et
y vivre un mois dans le plus beau rêve
qu'on puisse faire ici-bas. J'y ponds des
vers exquis. La nature y est si belle, les
musées et les églises si riches que cette
ville vous retient comme la plus chère
des maîtresses.**

Léon Deubel à Eugène Chatot, 1903



Photographie de l'exposition *Léon Deubel au clair-obscur*, section La Dèche, 2013

L'éducation visuelle du poète est faite et ne le quitte plus. Il associe aux correspondances baudelairiennes les associations entre les sons et les couleurs de Rimbaud. L'Italie et ses impressions sont perceptibles dans de nombreux poèmes, parfois directement lorsqu'il décrit une œuvre ou un monument découvert à Florence, parfois au rythme des métaphores et des rêveries.

**L'âme de Florence elle-même est un peu
celle d'un chef d'œuvre silencieuse et
hautaine. Pas de cris, les soirs y sont
doux et parfois les pierres chantent, les
couleurs bruissent ; la voix de quelque
mandoline lointaine passe dans une
rumeur de fiacres lourds. C'est la ville
des ravissements d'intelligence et des
splendeurs de la sensation**

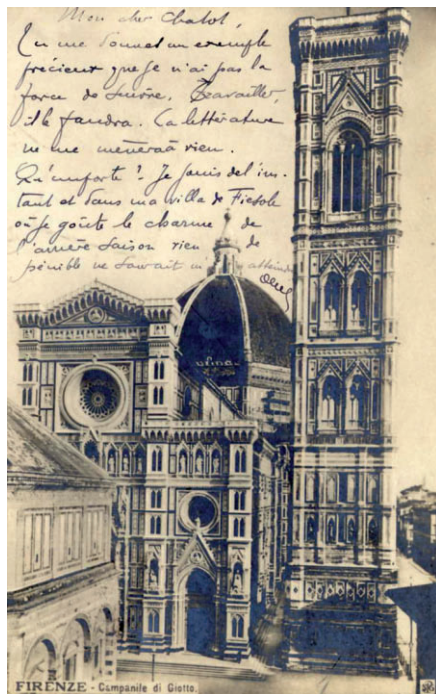
Léon Deubel à J.B. Carlin, 1903

Léon Deubel *au clair-obscur*

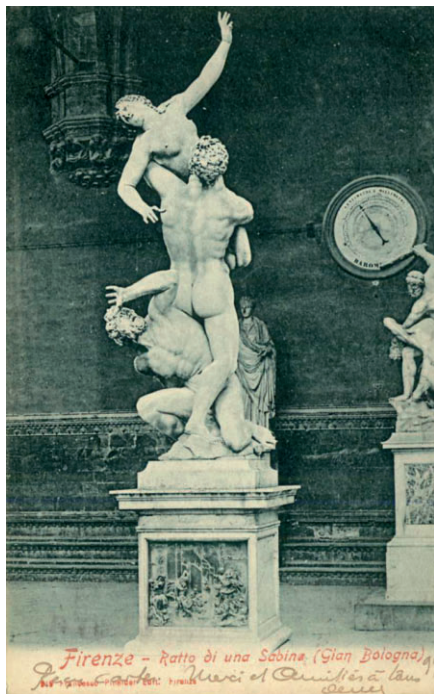
Malgré cette période de bonheur, la France finit par lui manquer, ainsi que ses amis, cela est très perceptible dans ses cartes et sa correspondance. Il décide de rentrer à la fin de novembre 1903. C'est chez Pergaud qu'il passera la fin de l'automne et l'hiver qu'il doit consacrer à l'écriture. En Italie, Léon Deubel a conforté un sens de l'image et un goût pour l'art. Parmi tous les artistes qui

le fascinent, notamment les artistes italiens de la Renaissance, il découvre au Palazzo Pitti un merveilleux portrait de Sustermans. Léon Deubel écrit dans une lettre une description qui mêle compréhension fine de la peinture et identification avec le modèle de ce prince auquel la royauté est loin d'être assurée malgré la superbe des attributs et des atours.

12



Carte postale de Léon Deubel à Eugène Chatot, 3 novembre 1903 de Firenze
Coll. Bibliothèque Municipale, Belfort



Carte postale de Léon Deubel à Louis Pergaud, novembre 1903 de Florence
Coll. Bibliothèque Municipale, Belfort

Justus Sustermans

Lors de son voyage en Italie, Léon Deubel passe un mois à Florence où il a le temps de se familiariser et de passer du temps dans les églises, les musées et les palais. Parmi tous les artistes qu'il découvre, et qu'il évoque dans ses cartes postales et d'une façon poétique dans ses *Sonnets d'Italie*, c'est sans doute le peintre Justus Sustermans qui retient le plus son attention. Il est saisi par l'étrange portrait conservé au Palazzo Pitti. Eugène Chatot explique que le portrait de Sustermans est un élément décisif qui convainc Léon Deubel d'abandonner le projet de son roman *Plein de soupe* : « J'écrirai donc *Plein de soupe*, écrit Deubel à Pergaud, histoire d'un enfant comme Renard a écrit *Poil de Carotte*, comme Jules Vallès a écrit *L'enfant*. *Plein de soupe* le sobriquet rabelaisien de mes dix ans. »

Au contact de ce portrait, l'esthétique entière de Deubel se modifie. Eugène Chatot relate ce changement dans un projet de biographie de Deubel :

« À la galerie Pitti, devant un portrait de Sustermans représentant le fils de Frederic III de Danemark, il (Deubel) a une soudaine révélation du chef d'œuvre à faire. « Foin des vulgarités et des compromissions réalistes de *Plein de soupe*. Je campe un prince », déclare-t-il à Pergaud dans un billet daté du 5 novembre 1903. Et le lendemain, il confie à J. B. Carlin : « J'ai entrepris de le faire vivre (le prince) dans un livre d'imagination pure. (...) Je le fais vivre sa vie, perfide et monotone. (...) Sa mère qu'il adore et qui lui donnera une grande douleur en décampant avec un monsieur G... comprends-tu ? Et sur la couverture du livre ; avec ce titre *Le Prince à l'écharpe*, je reproduis le portrait de Sustermans [...]. J'en ferai une merveille de psychologie enfantine et de description. »

Giusto ou Justus Sustermans (Anvers, 1597 - Florence, 1681) compte parmi les plus artistes du XVII^e siècle. Élève de De Vos et de Frans Pourbus, son style se

modifie considérablement à son arrivée à Florence en 1620. Il devient proche de Côme de Medicis qui lui permet de réaliser les portraits des plus grands noms et des personnes les plus influentes de l'Europe baroque. De son enfance et de sa formation aux Pays-Bas, il garde le goût pour une représentation sereine au luxe mesuré, contrairement à son compatriote Pierre-Paul Rubens. Loin de travailler sur la profusion des détails, il préfère une représentation fine et un peu froide. Il était réputé pour trouver chez les grands dignitaires de l'Église ou de la noblesse une nuance de fragilité ou d'humanité, la faille de leur solitude. Il associe le maintien impeccable des atours, le respect presque impitoyable de l'étiquette à la fragilité psychologique, l'homme et la femme étant fait autant de grandeur que de vulnérabilité.

Même si le projet du *Prince à l'écharpe* ne verra jamais le jour, ces éléments prouvent combien ce portrait comptait pour le poète. Parmi les nombreuses explications, il est facile de voir qu'il s'identifiait complètement avec le prince ainsi représenté. C'était moins l'aristocratie en tant que privilège ou lignage qui fascinait le poète que l'association entre le destin nobiliaire et la fortune littéraire. Plus que l'artiste rapin, Deubel se voyait, comme Charles Baude-laire une de ses références, en prince des poètes.



Carte postale de Léon Deubel à Louis Pergaud, représentant le portrait du fils de Frederic III de Danemark par Justus Sustermans, 6 novembre 1903 de Florence. Coll. Bibliothèque Municipale, Belfort

Léon Deubel *au clair-obscur*

La Mansarde

Léon Deubel rejoint Paris au printemps 1904, et s'installe à l'hôtel. Cette deuxième période parisienne est entrecoupée de séjours dans le Nord de la France pour rencontrer les membres de la revue *Le Beffroi* qui le soutient et publie régulièrement ses poèmes. La figure influente de la revue est Léon Bocquet, écrivain bourgeois, zéléteur qui jouit dans cette région d'une solide réputation. Il n'est sans doute pas étranger à l'intérêt de Léon Deubel pour le poète Albert Samain avec lequel il partage de nombreux points communs.

Entre 1904 et le printemps 1905, où il devient secrétaire de rédaction à *La Rénovation Esthétique*, Léon Deubel dépense l'héritage de sa mère. Il entre pour quelques temps dans une compagnie d'assurance et vit d'expédients. *La Rénovation Esthétique* est une revue financée par un russe Goutchkoff qui veut par le biais d'une publication et grâce à

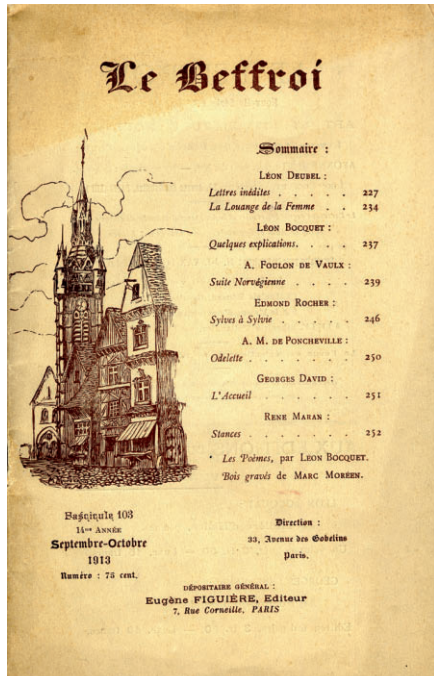


Photographie de l'exposition *Léon Deubel au clair-obscur*, section La Mansarde, 2013

l'aide du peintre, théoricien et écrivain Nabis Émile Bernard (1868-1941), adosser à une revue ses opinions politiques et esthétiques. *La Rénovation Esthétique* souhaite sensibiliser dans des articles sur l'art et la littérature la notion de transposition du regard sur les choses les plus simples et créer de nouvelles relations entre les idées, les formes et les couleurs. Dans le premier numéro de la revue, les intentions sont clairement dites : « L'art dédaigne les phénomènes passagers, les peines et les plaisirs que la vie nous apporte ; il a un autre but, le sien, qui est de créer des beaux-objets [...] ».

Cette théorie, terme qu'emploie Léon Deubel s'appelle la sur-esthétique. Elle est fortement inspirée d'un courant appelé *l'art pour l'art* et d'un refus de l'esthétique décadentiste. C'est dans le local de la rue Fürstenberg, dans un deux pièces, qu'il accueille Edgar Varèse jeune étudiant au conservatoire de Paris qui lui fait découvrir ainsi que Deubel le raconte dans une lettre enthousiaste, Beethoven et Wagner. « Varèse, écrit Deubel dans une lettre non datée à Pergaud, partage avec moi le local de la rue Fürstenberg. Très enthousiaste de mes vers, il les enfarine d'harmonies. »

14



Le Beffroi, revue n°103,
septembre-octobre 1913, Paris
Coll. Bibliothèque Municipale, Belfort

Léon Deubel *au clair-obscur*

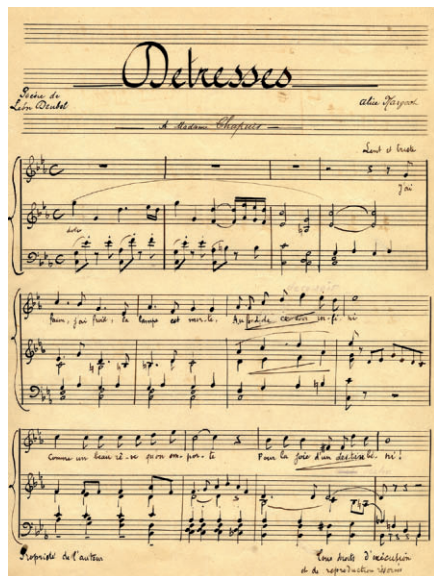
Deubel crée un groupe intitulé *La mansarde* en référence aux images des poètes maudits (Verlaine, Rimbaud, Laforgue) mais également au mode de vie poétique des artistes bohèmes et rapins. Ce groupe réunit un philosophe Étienne Chicon, deux musiciens Edgar Varèse et Doyen, un peintre Jean-Paul Lafitte, et un poète Léon Deubel. Tous adaptent à la pensée française le concept « d'œuvre d'art totale » inspirée de Nietzsche et de Wagner.

Après un accueil enthousiaste de la part d'Émile Bernard à *La Rénovation Esthétique*, des divergences commencent à apparaître, Deubel pense pouvoir supplanter son principal concurrent ; finalement c'est lui qui est en quelque sorte sacrifié. De plus, le Russe quasi ruiné par les remous politiques en Russie cesse de financer la revue. Il accepte toutefois que Deubel occupe le local de la rue Fürstenberg jusqu'à la fin de l'été 1905. Recommence alors ce qu'Eugène Chatot a

appelé la deuxième bohème, qui conforte l'image de l'artiste maudit, allant d'hôtel en hôtel, 15 rue de l'Ave Maria, puis chez les Pergaud et enfin rue des Fossés Saint-Jacques, essayant tant bien que mal de trouver, comme Pergaud, une place lucrative et stable dans le commerce ou l'administration. Mais une telle compromission est insupportable pour le poète qui sera tout à tour traducteur, répétiteur, agent d'assurances. Il écrit en prenant des pseudonymes dans diverses revues et journaux « à quelques sous la page ».

**Si dans quinze jours, je ne suis pas
pourvu et que tu ne sois pas arrivé, je
quitte Paris définitivement au hasard à
pied. Je ne peux pas continuer à vivre
ainsi, seul et sans ami, une vie misérable.**

Léon Deubel à Louis Pergaud, 1907



Partition de musique à partir d'un poème de Léon Deubel *Détresse*
Coll. Bibliothèque Municipale, Belfort, dépôt Duboz



Portrait de Léon Deubel, 1904, photographie
Coll. Bibliothèque Municipale, Belfort

Léon Deubel *au clair-obscur*

Après une grande période d'instabilité, il s'installe en février 1908 rue des Fossés Saint-Jacques, une petite chambre qu'il a habitée jusqu'en décembre 1912. Sa relation avec l'écrivain franc-comtois, Louis Pergaud se resserre au point qu'ils envisagent de vivre ensemble en attendant que leur situation s'améliore. Jusqu'à son suicide en 1913, il restera très proche des Chatot et des Pergaud passant plusieurs fois par semaine les voir et mangeant régulièrement chez eux.



Portrait de Léon Deubel,
1904, photographie
Coll. Bibliothèque Municipale, Belfort

Léon Deubel
Les Illuminations, Albrecht Dürer
Vers 1906-1907, encre sur papier
Coll. particulière, Paris



Émile Bernard (Lille, 1868 - Paris, 1941)
Baigneurs, 4^e quart du XIX^e siècle, huile sur toile
Coll. Musée Richard Anacréon, Granville,
n° inv. 75.1.2



Les Illuminations - Les Royaumes versicolores

En 1907, Louis Pergaud et Léon Deubel réunissaient dans deux cahiers un ensemble de dessins, certains à plusieurs mains, réalisés avec de la gouache, de l'encre et même de la peinture dorée. L'un des deux cahiers était sans doute réalisé en vue de sa publication car il est présenté avec une page de titre et la date. Ces cahiers permettent d'attester de la proximité de Delphine Pergaud, Louis Pergaud, Léon Deubel et le peintre Jean-Paul Lafitte.

C'est un jeu assez répandu dans les cercles artistiques et poétiques de la fin du XIX^e et particulièrement dans les cénacles gravitant autour de l'art pour l'art et du milieu décadentiste. Mais c'est Victor Hugo auquel Léon Deubel a dédié un poème qui a mis cette pratique à la mode sous une forme cependant un peu différente que celle adoptée par les quatre amis. Victor Hugo faisait des dessins à partir de tache d'encre, souvent brune ou d'un bleu nuit qu'il versait sur des feuilles, ensuite il regardait et retravaillait l'image pour faire apparaître des châteaux dans les brumes, des rivages, des bords de lacs mélancoliques ou des ciels de tempêtes. Les dessins servaient ses pratiques spirites et médiumniques dont ils étaient en quelque sorte une forme de prolongation. Le modèle hugolien a considérablement marqué les mentalités et les jeux littéraires et artistiques. Cette pratique inspirée de la lecture dans le marc de café était liée au goût pour le spiritisme que le célèbre poète associait à une forme d'inspiration. L'album *Les Illuminations* est une synthèse à la fois de la pratique hugolienne mais également, par son titre, une évocation de Rimbaud autant des *Illuminations* (titre d'un recueil publié en 1886 préfacé par Verlaine) que de son poème *Voyelles* où le poète établit selon une correspondance entre une sonorité et une couleur.

Dans *Les Illuminations*, le procédé tout à fait original sous cette forme semble inédit. En effet l'exercice consistait à écrire le nom ou les initiales d'un peintre, d'un philosophe ou d'un écrivain au moyen d'une calligraphie ample à l'encre parfois de plusieurs couleurs. Une fois le nom écrit, alors que l'encre était encore humide, l'auteur pliait la feuille. Tandis que le nom disparaissait une image apparaissait. Cette image, fruit du hasard, demandait à leurs auteurs de réfléchir et sans doute de discuter entre eux pour voir en quoi elle pouvait correspondre à la signature figurée. Leurs jeux donnaient naissance à un bestiaire tout à fait fantastique, fait d'insectes, d'animaux fabuleux, de faunes, de satyres ou de chimères. Plus rarement les attributs des poètes et des musiciens tels la fameuse *lyre d'Orphée* ou une clé de fa ou de sol se dessinaient.

Un ensemble non négligeable de ce type de dessins à l'encre ont été retrouvés, ils sont en grande partie monochrome, certains plus élaborés que d'autres ce qui tendrait à prouver qu'il s'agissait d'exercices en vue de l'édition de la version plus élaborée de l'album *Illuminations*. Outre la beauté plastique mêlée d'étrangeté qui n'est pas sans évoquer certains effets de matières dans les tableaux de Gustave Moreau, ce panthéon en images permet de situer artistes, écrivains, penseurs et musiciens chers au petit cénacle réuni autour de Deubel. Ces dessins, où le hasard a une grande part, sont des éléments essentiels, inédits à la connaissance du surréalisme (fondé par André Breton en 1924) et interviennent avant la publication, en 1921, du test de Rorschach qui allait populariser ce jeu d'interprétation dans les milieux d'avant-garde.

Léon Deubel *au clair-obscur*

Mauvaise Pioche

Eugène Chatot et Louis Pergaud témoignent des derniers mois de Léon Deubel. Leurs récits, malgré quelques zones d'ombre, sont bien plus fiables que celui fantaisiste de Léon Bocquet qui décrit un Léon Deubel aviné, miné par les maladies vénériennes, délirant ou presque. Cette description ne correspond pas à celle de Pergaud et Chatot, et ne colle pas non plus à la lettre que Léon Deubel adresse à sa tante par alliance pour la remercier d'une bonne journée passée à Belfort en leur compagnie. La veille de son suicide Léon Deubel est invité à déjeuner chez Eugène Chatot qui se souvient d'un poète très calme, posé, le déjeuner fut animé et agréable. Eugène Chatot doit reprendre du service en début d'après-midi, il laisse son épouse et le poète seul. Ce dernier raccompagne la jeune femme, elle voit que le poète veut lui avouer quelque chose mais sa voix est couverte par le fracas d'un omnibus qui passe et les sépare. Ce sera la dernière image donnée du poète.

Eugène Chatot a rappelé que l'idée de suicide n'est pas nouvelle. Deubel l'avait déjà évoqué dès 1898, dans une lettre, qu'il lui adresse : « Je me grise avec l'idée de suicide, moi, mais je ne l'accomplis jamais. Non je ne veux pas encore me tuer, je veux m'assurer qu'il y a un bon dieu, je veux voir jusqu'où ce crescendo de douleur peut arriver. »

Elle réapparaît plus violemment en 1911. Les trois dernières années avant sa mort, Léon Deubel devient plus amer, il ne supporte plus « les jeunes littérateurs du quartier latin » qui le pillent et le méprisent. Deubel s'aperçoit que la reconnaissance critique ne se fera pas de son vivant. Il devient querelleur mais plus souvent s'enfonce dans un mutisme absolu ou disparaît des jours durant sans donner de nouvelles à ses plus proches amis. Le recueil *Ailleurs* en Allemagne qui devait lui rapporter un succès, est autant une réussite poétique qu'un échec au niveau de la reconnaissance. Il passe presque inaperçu.

« Selon l'état de sa bourse ou de sa santé, écrit Louis Pergaud, il avait des alternatives



Photographie de l'exposition *Léon Deubel au clair-obscur*, section Mauvaise pioche, 2013

de bonne humeur ou de tristesse, des sautes brusques d'enthousiasme et de désespérance. Ce fut au cours de l'une de ses crises de mélancolie noire que germa en lui l'idée de suicide. Dès la fin de l'été 1911, il en parlait comme d'une chose décidée ; la noyade était le genre de mort qu'il choisissait et son jour serait un jour d'été. L'échéance fatale serait pour juin ou juillet 1912. »

Les Pergaud arrivent à reconforter le poète, il semblait recouvrer le goût de vivre et il touche un petit héritage en novembre 1912. Malgré tout, le corps de Léon Deubel est retrouvé dans la Marne le 10 juin 1913 par Lucien Fricoteau au lieu-dit des Sept Arbres à Maisons-Alfort. L'épouse de Charles Callet remarque les trois lignes dans une rubrique nécrologique du journal, elle en informe son mari qui fait immédiatement le rapprochement et se rend à la morgue pour identifier le corps. Presque certain, il prévient Pergaud qui va à la morgue avec Marcel Martinet un autre ami reconnaître le corps. Le 21 juin 1913 ont lieu les obsèques de Léon Deubel, inhumé au cimetière de Bagneux.

Louis Pergaud n'aura de cesse de réaliser le vœu de Léon Deubel être publié aux éditions du Mercure de France. Ce sera fait puisque le volume *Régner* paraît en novembre 1913 et que la plupart des textes et lettres seront édités au Mercure de France. La postérité critique du poète sera relayée par les écrivains

Léon Deubel *au clair-obscur*

nombreux qui prirent part aux obsèques mais également par deux Sociétés d'Amis, les amis de Léon Deubel (1927-1962) et la Société des Amis de Pergaud qui continue de s'intéresser au poète belfortain. Pergaud concluait dans la biographie du poète qu'il était impossible de changer le destin de l'homme mais certainement pas la fortune de l'œuvre qu'il comparait à une source vive de clarté.

Nicolas Surlapierre



Hiroatsu Takata
(Ishikawa, Japon,
1900 - 1987)
Buste de Léon Deubel
Vers 1935,
tirage d'époque
Coll. Bibliothèque
Municipale, Belfort

Dürer selon Deubel

Parmi les archives sauvées par Louis Pergaud données ou déposées à la Bibliothèque Municipale de Belfort, un manuscrit portant sur le peintre et graveur d'origine allemande Albrecht Dürer parachève la connaissance du poète. Ce texte est une retranscription des principaux textes laissés par Dürer. Il s'agit de la transcription traduite de l'allemand en français par Margret sans doute vers 1557. Ce manuscrit de 18 pages comporte une table des matières avec les indications de Deubel. Il semble s'agir d'un projet d'une nouvelle édition de ce florilège au Mercure de France.

Le poète écrit sur la première page « évaluation approximative de la place qu'elles (les pages) occuperaient dans une édition du Mercure. » Il prévoit un volume de 289 à 300 pages. Plusieurs hypothèses peuvent être avancées pour que Deubel ait projeté cet ouvrage. D'une part, il s'agirait simplement d'un travail alimentaire. Deubel a bien assisté Serge Persky pour établir l'édition française des œuvres de Gorki. On sait par ses rapports de Baume-les-Dames que Deubel était un excellent germaniste. L'autre hypothèse serait la reprise à la fin de sa vie d'une pratique qui date de la première Bohême.

Ce manuscrit prévoyait une notice, sans doute une présentation de Deubel qui n'a pas été retrouvée, des extraits du *Memoirandum*, texte théorique de Dürer, le texte intégral du *Voyage en Hollande* et des *Lettre d'Italie*, des extraits des textes didactiques de Dürer et enfin un appendice probablement une conclusion signée Deubel. Ce dernier avait même fixé les illustrations qui devaient comprendre : « un portrait d'Albert Dürer, écrit-il sur la table des matières manuscrites, une douzaine de petits dessins au trait représentant des têtes à incorporer aux œuvres théoriques » et le « Portrait de la mère de Dürer. » Il suffit de reprendre les notes en vue de ce projet pour se rendre compte que Deubel s'était identifié à l'artiste allemand. Il ne pouvait qu'être sensible à son voyage en Hollande, pays que Dürer confirmait combien Deubel n'avait pas fait son deuil de sa propre mère qu'il avait sublimée dans un poème qui semble proche d'un portrait de femme vu par le grand artiste auteur de la gravure la plus célèbre au monde *Melancholia*, lien supplémentaire avec l'univers et la personnalité de Léon Deubel.



Musée(s) de BELFORT



REPUBLIQUE FRANÇAISE

Ministère
Culture
Communication

Direction régionale
des Affaires Culturelles
Franche-Comté



Franche-Comté
Conseil régional



Musée(s) de Belfort

BP 20223

90004 BELFORT CEDEX

Tél. 03 84 54 25 51

musees@mairie-belfort.fr

www.musees-franche-comte.com

Exposition

Tour 46 - salle d'exposition temporaire

du 26 octobre 2013 au 28 janvier 2014,

ouvert tous les jours sauf le mardi

de 9 h à 12 h et de 14 h à 17 h

fermeture les 1^{er} novembre,

25 décembre et 1^{er} janvier

La mort est un réveil qui n'a jamais déçu.

Léon Deubel

Rédaction des textes : Nicolas Surlapierre
Coordination éditoriale : Bertille Favre-Derrez

Conception graphique : UP-Solutions - 03 81 98 65 84
Impression : Ville de Belfort